

BERGÈRE, Marc – *Vichy au Canada. L'exil québécois de collaborateurs français*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 324 p.

Depuis les années 1990, la question de la perméabilité du Canada français au vichysme et au pétainisme suscite un vif intérêt chez les historiens et les chercheurs qui tentent de remonter la filière des collaborateurs français au régime de Vichy dirigé par le maréchal Pétain qui, après la libération de la France en 1945, sont venus trouver refuge en sol québécois pour fuir la justice française.

On pense au livre d'Yves Lavertu, *L'affaire Bernonville. Le Québec face à Pétain et à la collaboration*, publié à compte d'auteur en 1994, et aussi à l'ouvrage d'Éric Amyot intitulé, *Le Québec entre Pétain et de Gaulle*, publié en 1999. Marc Bergère ajoute sa voix au chapitre en publiant aux Presses de l'Université de Montréal une œuvre fort bien ficelée intitulée *Vichy au Canada. L'exil québécois de collaborateurs français*. Le maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université de Rennes 2 parle d'une histoire de l'exil des « réprouvés » de la collaboration poursuivis dans leur pays et qui ont pris le chemin de l'exil politique pour cette raison. Bergère perçoit ces collaborateurs français – on en compte au moins six – qui débarquent en douce au Québec comme des réfugiés politiques et ce, « même si ce statut est parfois plus difficile à admettre en France » (p. 13-14).

Selon l'auteur, la mobilisation en faveur des « réfugiés français » ne serait pas la preuve d'une influence persistante du pétainisme au Québec. L'historien précise que ce qui se joue au Québec après 1945 n'est pas le simple reflet ou le prolongement de ce qui se passe ou se dit en France au même moment.

L'ouvrage de Bergère a le mérite d'utiliser des sources des deux côtés de l'Atlantique. De fait, il apporte à cet épineux dossier l'éclairage de sources françaises ignorées jusqu'alors, ce qui ajoute de la crédibilité et du poids à son propos. L'emploi des journaux canadiens-français aide par ailleurs à se forger une opinion plus claire de la perception qu'avait le Québec des années 1940 de Vichy et Pétain. D'ailleurs, il ne manque pas de les citer. L'ouvrage de 324 pages compte un impressionnant total de 1220 notes de bas de page !

Dans les premiers chapitres, l'auteur étudie les rapports des Canadiens français à Vichy et examine les liens entre émigration politique et action diplomatique. Les archives diplomatiques françaises, précise-t-il, témoignent d'une volonté de la France de ne pas gêner le gouvernement canadien. À ses yeux, l'incidence de ce qu'il y a lieu d'appeler « l'affaire Bernonville » fut plus grande sur le plan politique intérieur canadien que sur les relations diplomatiques franco-canadiennes. Cette « affaire », rappelons-le brièvement, met en scène un dénommé Jacques Dugé de Bernonville, un milicien français qui avait été un rouage important au sein du régime de Vichy, notamment comme commandant des forces de maintien de l'ordre en Bourgogne. Pourchassé par la justice française après la guerre, Jacques Dugé de Bernonville quitte clandestinement la France pour le Canada en novembre 1946. Durant cette période, il se forge une nouvelle identité sous le nom de Jacques Benoît et bénéficie du soutien d'une frange de l'élite cléricalo-nationaliste québécoise.

Dans le chapitre 3, l'auteur fait une analyse diplomatique de l'affaire des réfugiés politiques au Canada français. Il y démontre comment les représentants français au Canada vont se faire les « champions de l'épuration ». Bergère ne se limite pas au cas célèbre de Jacques Dugé de Bernonville, alias Jacques Benoît. Il retrace aussi le parcours de cinq autres miliciens qui ont été dans le Canada de l'après-guerre au cœur de l'affaire des réfugiés politiques : André Boussat, alias Alfred Bordes, Jean-Louis Huc, alias Jean Henry, Julien Labedan, alias Armand Bérard, Michel-Lucien Seigneur, alias Vincent Desgarets, et Georges Montel, alias Gaston Ringeval.

Les chapitres 4 et 5 sont consacrés à l'affaire Bernonville qui éclate au moment où la France accorde au Canada le statut d'ambassade à sa délégation de Paris. Il conclut que l'affaire Bernonville nous en apprend autant sur l'enjeu de la controverse entourant la présence de miliciens français en sol canadien que sur la société où elle éclate, c'est-à-dire le Québec de l'après-guerre. À ce propos, Bergère fait bien ressortir le caractère anticommuniste dominant dans le Québec de 1945 à 1950, notamment avec la présence de Maurice Duplessis et de ses éminences grises, dont l'historien français Robert Rumilly. À l'instar du fasciste canadien Adrien Arcand, rappelle Bergère, Rumilly entretient dans l'après-guerre un réseau d'ex-fascistes européens. Mais, précise-t-il, Rumilly et Arcand s'ignorent mutuellement. En effet, le chef des Chemises Bleues restera totalement extérieur à la cause des miliciens français.

L'ouvrage de Marc Bergère emprunte aux codes de la biographie, ce qui ne peut déplaire au lecteur qui veut comprendre, décoder et saisir des personnages parfois sombres et énigmatiques que l'on peut difficilement placer dans le camp du mal ou celui du bien.

L'auteur ne s'étonne guère de voir qu'ils sont nombreux au Québec à penser que Pétain constitue un bouc émissaire « commode et son procès un exutoire » (p. 37). D'ailleurs, Bergère souligne que le Québec ne fut jamais unanimement pétainiste, pas plus en 1940 qu'en 1945. Au-delà des divergences d'opinions relevées dans la presse québécoise, précise-t-il, « le sentiment dominant est bien celui d'un procès dérangeant et inachevé » (p. 46). Car si de Gaulle est populaire au sein de la province, il subsiste au sein d'une élite francophone une méfiance à l'égard de la France républicaine et laïque. Il ne faut donc pas s'étonner que des voix s'élèvent au Québec pour défendre le maréchal Pétain qui, en 1945, doit subir son procès en France – un vieillard de plus de 90 ans sur qui on s'acharne, un héros de la Première Guerre mondiale devenu *persona non grata* aux yeux de la France.

Le débat sur l'épuration française au Québec au lendemain de la guerre de 1939-45, occupe une place importante dans le livre de Bergère et illustre combien nombre d'auteurs québécois, dont Robert Charbonneau, ont rejeté l'épithète de traîtres qu'avaient accolée aux élites québécoises des Français obsédés par l'épuration de la France de Vichy. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir combien de ces Français devenus du jour au lendemain communistes et farouches partisans de la résistance étaient d'anciens collabos, comme l'avait si bien démontré Bernard-Henri Lévy dans son livre *L'Idéologie française*, paru en 1981, qui avait provoqué un tsunami dans l'Hexagone. Le livre de Marc Bergère n'aura

certainement pas la même magnitude sur l'échelle de Richter, mais il suscitera très certainement quelques secousses dans le vieux comme dans le nouveau continent.

Hugues Théorêt
Université d'Ottawa

BRADLEY, Ben. *British Columbia by the Road: Car Culture and the Making of a Modern Landscape*. Vancouver: University of British Columbia Press, 2017. Pp. 309.

The notion that the automobile transformed North American society over the course of the twentieth century comes as no surprise to denizens of lecture halls and readers of textbooks. The advent of the internal combustion engine and the roadways that allowed drivers to commute, vacation, date, and trade in the comfort of their own vehicles transformed work, leisure, courtship, commerce, and countless other activities. Sometimes such travels opened up exciting new opportunities—a remote campsite far from home, for example. On other occasions, they resulted in frustration—perhaps bumper-to-bumper traffic on a Friday afternoon that delayed the start of the weekend. What united these disparate experiences, Ben Bradley argues, was “automobility”—“the system of objects, spaces, images, habits and practices that surrounded private automobiles and public roads” (p. 232). In *British Columbia by the Road*, Bradley delves deep into the historical record to explore what this phenomenon meant for the landscape of the BC interior. Boasting equal parts environmental and commemoration history, Bradley’s study offers fresh perspectives on tourism promotion, park development, political culture, and public history. Befitting a study focusing on driving’s visual culture, the book has superb maps and photographs—including tangible evidence that today’s forest-fire-prevention signs pale in comparison to the threatening discourses of the early 1950s!

Keen to qualify and correct perceptions that have championed automobile travel as liberating and unfettered (particularly in comparison to rail travel), Bradley’s study demonstrates that “the practice of driving and the experience of landscapes by the road were more firmly constrained than commonly recognized.” After all, by travelling the same routes and visiting the same authorized and publicized stopping points, auto travellers “were all seeing the same landscapes, even if their readings of such shared experiences might be various” (p. 11).

The book’s organization cleverly parallels the author’s aim to balance *structure* with the *agency* of his subjects, for he provides the reader with a fair amount of autonomy while effectively reinforcing his key conclusions. He offers two ways forward, Route A (four chapters examining nature) and Route B (four exploring historical commemoration) and encourages readers to determine the order of their trip. A tight conclusion brings together common themes.

Route A explores the very different histories of Manning and Hamber provincial parks, both established in 1941. While Manning remains a popular